

MATSUMOTO Seichô

La Voix

Récits policiers traduits du japonais
par Karine Chesneau



Éditions Picquier

Sommaire

Le Complice.....	7
Le Visage.....	39
Au-dessus de tout soupçon.....	99
Le Roman-feuilleton	135
La Voix	179
La Collaboratrice d'une revue de haïkus	255

LE COMPLICE

1

Hikosuke Uchibori croyait en sa réussite. Toute la ville de Fukuoka connaissait son affaire, un magasin de meubles vendus à crédit. Le « Grand Magasin du Meuble », comme l'annonçait la publicité. En l'espace de cinq ans, l'homme avait bâti sa réputation et son commerce s'était remarquablement développé, à la surprise des professionnels installés depuis longtemps dans la région.

Sans doute devait-il son succès à l'expérience qu'il avait acquise au cours des longues années où il sillonnait le pays en tant que représentant de commerce, dans un autre domaine cependant. Pendant quinze ans, il avait démarché auprès de la plupart des grands magasins et grossistes pour vendre de la faïence, une marque réputée, exportée jusqu'en Inde et dont sa société détenait les droits exclusifs de distribution.

Hikosuke passait la porte des grossistes de chaque région, tenant à la main une valise pleine d'échantillons présentés avec goût. Il montrait sa collection, prenait les commandes et récupérait les chèques des arriérés. Puis, sans perdre une minute, se dirigeait vers le client suivant. Un programme chargé qui l'obligeait à consulter en permanence les horaires de train. Telle avait été la vie de Hikosuke.

« A force de parcourir le Japon toute l'année, vous devez connaître beaucoup d'endroits intéressants », lui disait-on souvent. Un tel manque de clairvoyance l'irritait.

Car il voyageait pour son travail et non pour son plaisir. De la gare, il se rendait directement chez son client. Ensuite, il visitait en courant deux ou trois autres magasins avant de retourner rapidement à la station, pour repartir immédiatement vers sa prochaine étape. Il était tenu de respecter un emploi du temps très serré. Et même dans le train, il n'observait pratiquement jamais le paysage, occupé à remplir les bons de commande et à vérifier chaque compte. Quand il avait terminé, il regardait par la fenêtre d'une manière forcément distraite, car son esprit préoccupé par toutes sortes de problèmes – insuffisance du nombre des commandes, retards de paiement, chèques sans provision, réclamations de la clientèle... – le rendait indifférent au panorama.

La nuit, la nécessité de faire des économies l'obligeait à descendre dans les auberges les moins chères. Et chaque fois qu'il se retrouvait dans une station thermale ou un célèbre site touristique, il se sentait déprimé. Voir tous ces gens se divertir lui faisait prendre conscience de sa misérable condition. Comme lui, c'étaient des voyageurs et pourtant... quelle différence ! Avec sa vieille valise en aluminium et ses vêtements poussiéreux, il se comparait à un autre, élégant, chic, habillé à la dernière mode, un appareil photo en bandoulière et une jolie femme à son bras. Il y avait des nuits où, étendu seul sur son

matelas mince, il ne pouvait s'endormir, taraudé par la jalousie à l'égard de ces inconnus.

Cette vie, c'était encore celle de Hikosuke cinq ans auparavant. A présent, sa fortune approchait les dix millions de yens, une somme considérable, même si elle incluait son stock de marchandises et les traites des ventes à crédit. Sa situation actuelle lui permettait de s'offrir n'importe quel luxe. Et quand il songeait à son passé, il ne ressentait rien d'autre que de la pitié.

Pourtant, plus que le souvenir des jours difficiles d'autrefois, subsistait la menace sombre d'un mystère qui, depuis peu, surgissait à l'improviste et le faisait trembler.

S'il devait sa réussite à son talent d'homme d'affaires, son capital initial ne provenait pas de son sens du commerce. Jamais un représentant n'aurait pu gagner autant, ses quinze années de pauvreté le démontraient.

En réalité, Hikosuke avait cambriolé une banque pour se procurer de l'argent. Au cours de l'action, quelqu'un avait été tué. Le hold-up avait eu lieu dans une ville où s'élevait un vieux château au bord d'un lac, dans la région de Sanin. Il avait dérobé cinq millions de yens.

Cependant il n'utilisa pas la totalité de cet argent pour constituer le capital de sa fortune actuelle. Comme convenu, il en donna la moitié à son associé de l'époque qui avait insisté pour que la somme soit partagée en deux parts égales.

Cambrioler seul une banque lui aurait été impossible. Il lui avait fallu un compagnon pour le stimuler.

Mais laissons là ces détails d'ordre psychologique. C'était, en tout cas, un travail qui nécessitait un deuxième homme.

Son complice s'appelait Takeji Machida. Il avait trente-cinq ou trente-six ans, environ huit ans de moins que Hikosuke, le visage maigre et sournois, l'air hargneux et le teint blafard. Encore maintenant, Hikosuke se rappelait avec un frisson de dégoût ces yeux froids et délavés, ces lèvres minces avares de sourires.

Représentant de commerce comme lui, Takeji Machida sillonnait également le Japon en transportant une valise remplie d'échantillons. Lui vendait des articles de laque. Les deux hommes avaient fini par lier connaissance après s'être rencontrés à plusieurs reprises chez les mêmes clients.

2

Ce fut Takeji qui, le premier, eut cette idée. D'une certaine manière, on peut donc dire qu'il était le principal coupable. Les deux représentants de commerce, aux perspectives d'avenir nulles, tramèrent leur complot dans une petite chambre d'hôtel sordide. Mais ce fut Hikosuke qui mena l'attaque de la banque. Ayant l'habitude de se rendre régulièrement dans ce petit établissement bancaire pour virer de l'argent, il connaissait parfaitement la configuration des lieux.

Le directeur habitait sur place, au fond des locaux. Ils avaient axé tout leur plan autour de cette information. Vers 20 heures, les derniers employés effectuant des heures supplémentaires éteignirent les lumières et quittèrent les lieux pour rentrer chez eux. Aussitôt après leur départ, les deux voleurs pénétrèrent par effraction.

Sous la menace de leur couteau, le directeur saisit ses clés et ouvrit la porte du coffre-fort. Mais lorsqu'ils commencèrent à bourrer leurs deux sacs de liasses de billets, il se mit à faire du vacarme, et Takeji, sans hésiter, le poignarda dans le dos. Sa femme, qu'ils avaient ligotée, devint livide mais ne poussa aucun cri. Elle s'évanouit. Ce qui explique pourquoi le crime fut si long à être découvert.

Les deux voleurs s'enfuirent avec leur butin et ne s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle qu'une fois à l'abri des regards, dans un endroit sombre. Ils se trouvaient dans un champ. Au loin brillait une rangée de lumières espacées, et devant s'étalait une surface noire, un lac vraisemblablement. Malgré la gravité du moment, dans sa fuite, Hikosuke fut sensible à la beauté du site.

Après avoir partagé l'argent à la lumière d'un briquet, les deux voleurs prêtèrent serment.

« Nos relations se terminent ici. A partir de maintenant, nous ne sommes plus que deux étrangers l'un pour l'autre, et nous n'essaierons jamais d'entrer en contact, ni même d'envoyer une seule carte postale. Encore moins de faire connaître notre nouvelle adresse. »

Ils jurèrent avec solennité.

Soudain, Hikosuke frissonna, saisi par un sinistre pressentiment, le poussant à dire ce qui suit :

— Takeji, tu es plus jeune que moi, tu vas donc pouvoir t’amuser davantage dans la vie. Mais attention ! – on lit ce genre d’histoire tous les jours dans les journaux – si tu dépenses beaucoup d’argent d’un seul coup de manière voyante, tu te feras repérer, c’est certain. Surtout, ne touche pas aux femmes. Plus tard, tu pourras t’offrir toutes les aventures que tu désires. Mais pour commencer, mets-toi doucement aux affaires en utilisant cet argent comme point de départ. Ne le dépense pas pour la bagatelle.

Dans l’obscurité, Takeji se mit à ricaner.

— Je pensais justement la même chose à votre sujet ! Les amours des hommes d’âge mûr sont dangereuses. Prenez garde !

Il avait marmonné entre ses dents comme il le faisait toujours, mais le ton sa voix était inquiétant.

— Cela me rassure de t’entendre parler ainsi, fit Hikosuke. Je t’en prie, ne fais pas de bêtises !

Ils se serrèrent la main et se séparèrent. Celle de Takeji était glaciale. Ou bien était-ce la sienne qui était brûlante ?

Cinq années s’écoulèrent. La police mena une enquête sur ce hold-up, mais l’affaire fut classée, faute d’avoir été élucidée. Hikosuke quitta son travail et retourna à Fukuoka, sa ville natale. En utilisant les 2 500 000 yens de la banque comme mise de fonds, discrètement, il créa son commerce, qui devint on ne

peut plus honorable. Au bout de trois ans, il pensa pouvoir sans risque faire un peu plus de publicité. Pour deux raisons : tout d'abord, ses affaires progressaient régulièrement, et tout laissait à penser qu'elles continueraient ainsi dans l'avenir. Ensuite, parce qu'il était convaincu que personne ne pourrait dorénavant se douter de l'origine de son capital. Durant ces trois années, son respectable commerce l'avait soustrait à la suspicion de la société.

Une autre raison importante l'incitait à se sentir en sécurité. Il était sans nouvelle aucune de Takeji Machida. Chaque jour, Hikosuke avait épluché les journaux, s'inquiétant de savoir s'il ne se trouvait pas un article relatant l'arrestation de son complice accusé de meurtre ou d'autre méfait. C'était ce qu'il redoutait par-dessus tout. Le caractère instable de Takeji semblait justifier cette peur. En cas d'arrestation, il avouerait l'autre crime.

Mais ces craintes se révélèrent sans fondement. Le nom de Takeji Machida ne parvint jamais aux oreilles de Hikosuke, n'apparut jamais dans les journaux. Il fallait s'en réjouir, car cela signifiait qu'il menait quelque part une vie tranquille. Takeji avait sûrement utilisé cet argent volé pour démarrer discrètement des affaires honnêtes.

A cette pensée, Hikosuke s'était senti rasséréiné et avait recouvré tout son calme.

Il avait réussi une telle ascension en l'espace de deux ans parce qu'il avait pu consacrer toute son énergie à ses affaires, sans se préoccuper de quoi que ce fût d'autre.

Depuis peu, cependant, l'angoisse le torturait à nouveau.

3

Ses affaires prospéraient. Il avait fait fortune. A Fukuoka, il bénéficiait d'une réputation d'honnête commerçant et inspirait la confiance. Alors même qu'il réalisait tout le chemin parcouru lui permettant de jouir de la meilleure vie possible, Hikosuke fut violemment assailli par une nouvelle crainte : Takeji vivait quelque part dans ce monde, il ne savait où.

De nombreux meurtres peuvent être commis par une personne agissant seule. Et plus il y a de complices, plus les risques augmentent. La lecture des journaux lui enseignait que des crimes étaient souvent découverts grâce aux aveux des complices.

Mais la peur de Hikosuke relevait maintenant d'une tout autre nature. Il appréhendait que son ancien acolyte ne le fasse chanter au sujet de tout cet argent qu'il avait amassé.

Avant de connaître sa réussite actuelle, jamais il n'avait été confronté à ce genre d'anxiété. Mais une fois acquises fortune et situation sociale élevée, une autre question se mettait donc à le harceler : à partir de quand allait-il devenir l'objet d'un chantage ?

Bien sûr, il possédait argent, statut et réputation. Ce qui risquait de l'abattre, ce n'était donc pas la

faillite, mais le chantage de ce complice, détenteur du secret de son passé. Il était riche, en effet, mais à quoi bon puisque cet homme tenait bel et bien sa vie entre ses mains. Une fois le processus du chantage engagé et les premières menaces proférées, Takeji ne le lâcherait plus, jusqu'à ce que mort de sa fortune si chèrement gagnée s'ensuive. Ce genre d'individu était parfaitement capable d'un tel acte.

Hikosuke ne pouvait ôter de son esprit l'image de Takeji, qui se trouvait quelque part dans le monde, accourant un jour les yeux brillants de convoitise parce qu'il avait entendu parler de sa richesse. *Quelque part*. Où ? Il l'ignorait. De toute façon, son ancien associé aurait un jour vent de son succès et surgirait avec sa mine sinistre.

Où était Takeji, que faisait-il ? Une interrogation qui l'obnubilait.

Jusqu'à présent, ne pas avoir de nouvelles de Takeji avait représenté un grand soulagement. Maintenant, au contraire, c'était devenu un sujet d'inquiétude. Celui de la peur de l'inconnu. C'est une angoisse intolérable pour quelqu'un que de ne pas savoir d'où viendra l'attaque de l'ennemi.

Récemment, Hikosuke avait pris une maîtresse. A près de cinquante ans, c'était la première fois que cela lui arrivait. Il l'avait installée dans une maison construite spécialement à son intention et lui rendait visite là, prenant les plus grandes précautions pour que sa femme ne l'apprenne pas. Très épris, il connaissait une joie indescriptible. Mais dès l'instant où Takeji apparaîtrait, ce bonheur également s'évanouirait. Car, depuis

le début, c'était à son argent qu'en avait sa maîtresse.

Un jour, par la faute de Takeji, toute sa félicité lui glisserait entre les doigts. Hikosuke se sentait condamné. Il devint nerveux, irritable, dans un état de déliquescence tel qu'il ne pouvait plus dormir la nuit.

— Chéri, ça ne va pas ? Quelle mine ! Tu sembles si abattu. Attention, tu vas finir par faire une dépression. Arrête de travailler autant. Si tu allais te reposer dans une station thermale, je suis certaine que cela te ferait du bien. J'irai avec toi, lui souffla la jolie jeune femme en minaudant.

Si seulement c'était le problème ! Il souffrait de ne pouvoir se confier à elle.

Mais il était trop tôt pour désespérer. Il décida de suivre ses conseils...

Hikosuke prenait un bain dans la source d'eau chaude de l'auberge Funagoya, quand lui vint soudain une inspiration. A quoi aurait-il pu attribuer cette idée lumineuse, jaillie sans crier gare, sinon à une révélation divine – comme ont l'habitude de dire les gens.

Lorsque Hikosuke sauta hors du bassin, des trombes d'eau se déversèrent en cascade sur les côtés.

4

« Je suis né à Utsunomiya », avait un jour laissé échapper Takeji. La clé de son idée se trouvait dans le souvenir de ces mots.

« Il se peut que Takeji vive à Utsunomiya », se dit Hikosuke. Après tout, lui aussi était retourné dans sa ville natale de Fukuoka. S'il poussait plus avant son raisonnement, il pouvait supposer que Takeji également avait entrepris des affaires dans la ville de son enfance.

Cette hypothèse se fondait sur la similitude de leur situation, à l'origine identique. Il était fort probable que son complice ait agi comme lui.

Hikosuke rentra rapidement à Fukuoka et téléphona aussitôt au service des renseignements.

— Je voudrais que vous recherchiez dans l'annuaire d'Utsunomiya un certain M. Takeji Machida. Y a-t-il quelqu'un sous ce nom ?

L'opératrice mit quelque temps avant de répondre par l'affirmative. A cette nouvelle, le cœur de Hikosuke fit un bond.

— Oh, il existe ? Qu... quel commerce ? Son émotion le fit bégayer.

— Il est indiqué : « Articles de laque ».

— Laque ? Et son adresse ?

Il nota ce que lui disait l'opératrice, puis croisa les bras, frappé de stupeur. Il restait hébété alors que c'était justement ce qu'il avait prédit.

Takeji se trouvait donc à Utsunomiya ! Il y avait ouvert un magasin et, comme lui, créé un commerce dans son pays natal en utilisant l'argent dérobé pour constituer son capital. Tous deux avaient procédé exactement de la même façon.

Hikosuke se sentit d'abord rassuré. Avant tout, il fallait se réjouir que Takeji ait réussi de son côté, sans

connaître de revers de fortune. Un chantage de sa part ne semblait plus à craindre.

Mais en y réfléchissant bien, Hikosuke comprit que le moment n'était pas encore venu de crier victoire.

Les affaires de Takeji marchaient-elles bien ? Et sa vie actuelle, à quoi ressemblait-elle ? Peut-être menait-il une vie de patachon ; peut-être son commerce allait-il mal, près de faire faillite. Hikosuke ne pouvait négliger de telles éventualités, car si Takeji se trouvait à bout de ressources, n'était-ce pas une raison valable pour lui de le faire chanter ?

Hikosuke réalisa l'urgence qu'il y avait à se renseigner sur la situation actuelle de Takeji Machida.

Non. Pas seulement actuelle. A partir de maintenant, il fallait avoir continuellement l'œil sur lui. Quand sa situation évoluerait-elle ; en quelle occasion ? Il était incapable de le dire. En connaître les moindres détails devenait impératif.

Cela étant posé, Hikosuke se sentit l'esprit plus libre, soulagé d'avoir enfin repéré l'endroit où se cachait l'ennemi. Restait maintenant à rendre ce soulagement plus consistant.

Après quelques jours de réflexion, Hikosuke passa à l'action.

En premier lieu, il fit une demande auprès du bureau de poste pour obtenir une boîte postale au nom de *Commerces-Information*. Ensuite, il trouva un journal local d'Utsunomiya et lui adressa la petite annonce d'offre d'emploi suivante :

« Recherche reporter efficace à temps partiel. Pour résidents d'Utsunomiya exclusivement. Salaire intéressant. Envoyer photo et curriculum vitæ. Age : 25/40 ans. Les candidats seront prévenus par courrier. *Commerces-information*, boîte postale n° XXX, poste de Fukuoka. »

Bien que ce ne fût pas explicité, le nom de cette société sous-entendait qu'elle publiait une revue professionnelle commerciale.

Il reçut une pile de curriculum vitæ et de photographies. Hikosuke avait oublié combien les chômeurs pouvaient être nombreux de par le monde. La plupart des candidats avaient joint une lettre manuscrite faisant part de leur détresse.

Il engagea l'un d'eux. Au vu de sa photo, l'homme avait l'air honnête et perspicace. Malgré le port des lunettes, il ne semblait pas prétentieux. D'après les informations qu'il donnait, il était diplômé d'une université privée et travaillait dans une entreprise lorsqu'il avait eu la malchance de perdre son emploi pour cause de réduction de personnel. Il s'appelait Ryoichi Takeoka, avait vingt-huit ans et était marié.

Hikosuke envoya cette lettre à son nouveau reporter :

« Vous devrez m'informer deux fois par mois des activités commerciales des personnes suivantes habitant à Utsunomiya et de toute évolution personnelle insolite les concernant. Celles-ci ne doivent absolument pas s'apercevoir que vous enquêtez à leur sujet. Vous recevrez un salaire mensuel de 15 000 yens et vous

vous limiterez à ce que je vous ai demandé ci-dessus. »

Il avait réclamé un rapport sur trois ou quatre personnes, dont Takeji, et s'était contenté de choisir les noms des autres au hasard, dans le répertoire des commerces et industries paru dans le journal. Une ruse pour éviter d'attirer la méfiance car, à dire vrai, seuls les faits et gestes du dénommé Takeji Machida le préoccupaient.

Hikosuke avait longuement cogité avant d'arriver à ce plan. L'idée l'avait effleuré de demander à une agence de détectives privés, mais il s'était rapidement rendu compte que cela ne serait pas efficace. Il était nécessaire d'employer spécialement quelqu'un pour garder continuellement Takeji à l'œil.

Cependant, afin de s'assurer que cet informateur ne soupçonnerait pas ses véritables intentions, il avait joué la sécurité en faisant paraître cette annonce ressemblant à la communication d'une revue commerciale. D'où sa demande d'enquêtes sur des personnes dont il ne se souciait guère, en ne se cantonnant pas au seul Takeji Machida.

Hikosuke pensait tenir fermement Takeji entre ses mains. Aucun de ses mouvements n'échapperait plus à sa vigilance. Sa crainte de l'inconnu avait disparu. A tout moment, il saurait si Takeji s'inquiétait de son sort. Et dès que son ancien complice aurait commencé à le « flairer », il lui resterait suffisamment de temps pour prendre des mesures et se préparer au pire. Un investissement de 15 000 yens par mois pour un « envoyé spécial » n'était rien, comparé à la tranquillité d'esprit qu'il apportait.

5

Le premier rapport de Ryoichi arriva à la boîte postale. Le nouveau reporter s'était mis au travail avec enthousiasme.

Hikosuke lut attentivement le compte rendu. Les autres personnes l'indifféraient totalement, il était préoccupé uniquement par le paragraphe concernant Takeji.

« M. Takeji Machida vend des objets de laque en grande quantité ici. Sa fortune serait estimée à près de trois millions de yens. Plutôt solitaire et d'un commerce peu agréable avec les gens, dans les affaires, toutefois, il jouit d'une réputation d'honnêteté. Marié, il a deux enfants. Sa distraction est le jeu de go. Il boit modérément. Aucune rumeur selon laquelle il entretiendrait une liaison. »

C'étaient les grandes lignes du rapport.

Takeji Machida ne semblait pas avoir de problèmes dans la vie. Sa nature solitaire et son manque de sociabilité correspondaient à sa personnalité taciturne, le seul point qui inquiétait Hikosuke. Ce n'était cependant pas très important, et si on commence à s'angoisser, il n'y a plus de limites.

Hikosuke félicita Ryoichi pour la qualité de son travail et lui demanda de continuer ses résumés.

A la réflexion, Ryoichi Takeoka avait trouvé un emploi sur mesure. Pour deux exposés par mois seulement, il recevait un salaire mensuel de 15 000 yens.

Dans ce cas, quoi de plus naturel que Ryoichi

fût reconnaissant. Il adressa une longue lettre de remerciements à Hikosuke Uchibori, président de *Commerces-information*, écrivant à la fin de son texte qu'il songeait à venir spécialement d'Utsunomiya pour se présenter au siège de Fukuoka en Kyushu.

Effrayé, Hikosuke répondit à son informateur : « Il n'est pas indispensable que vous veniez. Ce n'est pas utile. Il vous suffit de m'envoyer le résultat de vos investigations. »

Et, en effet, les rapports détaillés de Ryoichi arrivaient régulièrement. Malheureusement, il faisait scrupuleusement des recherches sur des personnes qui, malgré tout le mal qu'il se donnait, ne présentaient aucun intérêt pour Hikosuke. Mais quel motif eût-il pu donner pour l'en empêcher ? Ce subterfuge était une précaution nécessaire pour le mystifier, afin qu'il ne se doutât pas que seul Takeji lui importait.

Les rapports continuaient. Deux mois passèrent, puis trois. Aucun changement ne semblait intervenir chez Takeji. Ses affaires semblaient très bien marcher.

Tant mieux !

Cinq mois s'écoulèrent. Takeji, manifestement, ne bougeait toujours pas. Quel soulagement ! Et bien que son ancien complice et lui-même vivent l'un et l'autre dans des mondes complètement séparés, Hikosuke était en permanence tenu au courant de sa situation.

Mais Ryoichi écrivit naïvement une autre lettre.

« Je vous ai déjà adressé dix rapports. Pourtant, vous ne m'avez encore fait parvenir aucun exemplaire de *Commerces*. Mes exposés ont-ils tous été rejetés ? Je vous serais reconnaissant de bien vouloir

m'envoyer un numéro de votre journal, pour mes références. »

Il n'existait aucun imprimé de ce style. *Commerces-Information* n'avait pas de publication. Contrarié, Hikosuke rédigea sèchement la réponse suivante.

« Le journal de notre société paraît de façon irrégulière, uniquement lorsque cela s'avère nécessaire. Actuellement, il ne reste plus un seul exemplaire. Ne vous souciez pas de savoir si vous êtes publié ou non, et continuez d'adresser vos textes comme vous l'avez fait jusqu'à présent. »

Il n'y eut plus jamais d'autre demande de la part de Ryoichi et, selon les instructions, il envoya consciencieusement ses informations. Sans doute considérait-il qu'avec un salaire mensuel de 15 000 yens, il n'avait pas à se plaindre.

Alors, ce que redoutait le plus au monde Hikosuke apparut peu à peu dans les comptes rendus de Takeoka. Il s'était écoulé environ six mois.

« M. Takeji Machida a la passion des courses cyclistes. Il semble parier beaucoup d'argent. Ce qui serait la cause de fréquentes scènes de ménage chez lui. »

Il se sentit comme frappé à la poitrine par un coup de bâton et eut le pressentiment que son destin tragique prenait forme.

Puis la prémonition de Hikosuke devint peu à peu réalité, comme le montrèrent les rapports successifs.

« M. Machida a une maîtresse, je l'ai su récemment. Ses problèmes conjugaux ne sont donc pas seulement dus aux courses cyclistes. En outre, ses

affaires ont, de manière imprévisible, pris une mauvaise tournure. Il semble les gérer à grand renfort d'emprunts aux taux d'intérêts élevés. Lorsque je vous informais de la bonne santé de ses affaires et de sa gestion, je me trompais. Veuillez m'excuser pour mon erreur de jugement. »

Dans le résumé suivant, il écrivait :

« M. Takeji Machida est au bord de la faillite. Le bruit court qu'il est à la veille de déposer le bilan. »

Les trois ou quatre exposés suivants disaient à peu près la même chose et, finalement, arriva cette information.

« M. Takeji Machida a fait faillite. Son magasin a été mis en liquidation et lui a disparu de la ville. Il paraît qu'il a ouvert un petit magasin de laque dans la ville de Chiba. »